

va, la personne qui m'honorait de sa visite ; — les registres de ce trafiquant vous fourniront votre date, en supposant même que le cocher qui m'a conduit ne vous soit pour cela d'aucun secours.

Tout ceci, je puis le faire, et je le ferai moyennant conditions. Je les détaille.

Condition première : madame Fosco et moi nous quittons cette maison, à telle heure et de telle façon qu'il nous plaira, sans aucun obstacle quelconque de votre part.

Seconde condition : vous attendez ici, en ma compagnie, l'arrivée de mon agent qui vient à sept heures du matin m'aider à mettre mes affaires en règle. Vous lui remettrez un ordre écrit, en vertu duquel le détenteur de votre pli cacheté devra immédiatement s'en dessaisir. Vous restez près de moi jusqu'à ce que mon agent ait remis en mes mains cette lettre intacte ; et vous m'accordez ensuite une pleine demi heure pour quitter la maison ; après quoi, vous reprenez votre entière liberté d'action, et vous vous en allez où bon vous semble.

Condition troisième : vous me donnerez la satisfaction due à un gentleman, pour vous être indiscrètement mêlé de mes affaires particulières, et aussi pour le langage dont vous vous êtes permis de vous servir, vis-à-vis de moi, dans le cours de cette conférence. Le jour et le lieu, — à l'étranger, bien entendu, — vous seront indiqués par une lettre de ma main, dès que je serai en sûreté sur le continent ; et cette lettre renfermera une bandelette de papier mesurant exactement la longueur de mon épée.

Telles sont mes conditions. Faites-moi savoir si vous les acceptez, — oui ou non.

Le mélange extraordinaire, dans cette harangue, de décision prompte, de prévoyance rusée, et de charlatanisme fanfaron m'éblouit un moment, mais pas d'avantage. La seule question à considérer était de savoir s'il m'était ou non loisible de

me procurer les moyens d'établir l'identité de Laura, au prix où ils m'étaient offerts, c'est-à-dire en laissant échapper impuni le misérable qui l'en avait dépouillée.

Je savais bien que, tendant à faire rentrer ma femme, sous son nom, dans la résidence natale d'où elle avait été chassée comme coupable d'imposture, et à faire effacer le mensonge qui profanait encore le tombeau de sa mère, j'agissais en vertu d'un motif bien autrement pur, bien autrement dégagé de toute mauvaise passion que lorsque dans le principe, des idées de vengeance venaient se mêler à mes desseins réparateurs. Et cependant je ne puis dire en toute franchise que mes convictions morales fussent assez fortes en elles-mêmes pour trancher le débat intérieur auquel j'étais livré.

Le souvenir de la mort de sir Percival vint heureusement à leur secours. Par quelle imposante intervention, à l'heure suprême, j'avais vu arracher de mes faibles mains, en cette occasion, le soin de la rétribution vengeresse ! et dans cette ignorance de l'avenir, lot commun de tous les mortels, de quel droit pouvais-je regarder comme certain que cet homme échapperait au châtement par cela seul que je l'aurais laissé m'échapper ?

J'envisageai peut-être ces choses avec la superstition inhérente à ma nature, peut-être aussi avec un sentiment plus élevé, plus digne de moi. Je résolus donc de ne me laisser guider que par un motif d'ordre supérieur, et sur lequel je ne pouvais m'abuser : mon dévouement à la cause de Laura et de la vérité.

— J'accepte vos conditions, lui dis-je, à une seule réserve près, que je stipule en ma faveur.

— Et quelle peut être cette réserve ? me demanda-t-il.

— Elle a trait au pli cacheté, lui répondis-je. J'exige que vous le détruisiez sans l'ouvrir, en ma présence, aussitôt qu'il aura été placé dans vos mains...

J'avais pour but unique, en stipulant qu'il en serait ainsi, d'empêcher qu'il n'emportât au dehors la preuve écrite des confidences que Pesca m'avait faites. Ces confidences, il devait nécessairement les deviner, dès le lendemain matin, quand je donnerais à son agent l'adresse indispensable. Mais, — alors même qu'il tenterait cette dénonciation périlleuse, — il ne pouvait, armé de son seul témoignage, en faire aucun usage dont j'eusse lieu d'être, le moins du monde, alarmé pour le compte de Pesca.

— J'admets votre réserve, répondit-il, après avoir pesé gravement la question pendant une minute ou deux. Ce n'est pas la peine de disputer là-dessus ; la lettre sera détruite aussitôt après m'avoir été remise.

À ces mots, il se leva du fauteuil où jusqu'alors il était resté assis en face de moi. Il paraissait, non sans quelque effort débarrasser sa pensée des anxiétés qui avaient pesé sur elle dans le cours de l'entretien que nous venions d'avoir :

— Ouf ! s'écria-t-il, étirant ses bras avec un plaisir évident. L'escarmouche a été chaude, et d'un bout à l'autre. Asseyez-vous, monsieur Hartright ! Nous sommes destinés à nous rencontrer plus tard, en qualité d'ennemis mortels ; — en attendant, comme de vrais "gentlemen" sachons nous montrer courtois l'un pour l'autre. Souffrez que je prenne la liberté d'appeler ma femme !

Il tira les verroux et ouvrit la porte : — Éléonor ! cria-t-il de sa voix profonde. La dame à face de vipère entra sur-le-champ : — Madame Fosco ! M. Hartright ! dit le comte, nous présentant l'un à l'autre avec une dignité pleine d'aisance.

— Mon ange, continua-t-il, s'adressant à sa femme, vos laborieux emballages vous laisseront-ils le loisir de me faire un peu de café bien fort ? J'ai à écrire quelque chose pour M. Hartright, et désirant ne pas rester au-dessous de moi-même, je

voudrais être en pleine possession de toutes mes ressources intellectuelles.

Madame Fosco inclina deux fois la tête ; la première vers moi, d'un air hautain, — la seconde vers son mari, dans une attitude soumise ; — puis elle se glissa hors de la chambre.

Le comte se rapprocha d'un bureau placé près de la fenêtre. Il ouvrit son écritoire, d'où il tira plusieurs cahiers de papier et un paquet de plumes d'oie. Il éparpilla celles-ci sur la table, de façon à ce que sa main les rencontrât de tous côtés quand il en aurait besoin ; ensuite il coupa son papier en longues bandes étroites, selon l'usage des improvisateurs de la presse périodique :

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA COMSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

* SANTE ET BEAUTE *

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal